



CHANG  
Kang-myoung

**PARCE QUE  
JE DÉTESTE  
LA CORÉE**



Éditions  
Philippe Picquier



CHANG Kang-myoung

PARCE QUE JE DÉTESTE  
LA CORÉE

Roman traduit du coréen  
par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DE L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (KLTI)



*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Hanguki sireoso*

© 2015, Chang Kang-myoung

All rights reserved.

Originally published in Korea

by Minumsa Publishing Co., Ltd., Seoul

© 2017, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

French translation edition is published

by arrangement with Chang Kang-myoung

c/o Minumsa Publishing Co., Ltd.

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*En couverture* : © Gettyimages/ Flashpop

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1276-6

## TURTLE MAN

Le jour de mon départ pour l'Australie, j'ai officiellement rompu avec Ji-myeong, mon petit ami, à l'aéroport d'Incheon. Ji-myeong avait pris la voiture de son père pour m'y emmener. Ma famille a beau compter cinq membres, nous sommes tellement pauvres qu'aucun de nous n'a de véhicule. Heureusement que Ji-myeong était là, sinon ça aurait été une corvée de trimballer ma grosse malle et ma grande valise en toile jusqu'à l'aéroport.

Ji-myeong était assis au volant, moi sur le siège passager, mes parents étaient à l'arrière, mes deux gros bagages dans le coffre. Bref, c'était un peu grotesque comme départ. Ma mère a répété trois fois de suite : « Kyena, si c'est trop dur, tu rentres quand tu veux. Prends soin de ta santé et ne néglige pas ton alimentation sous prétexte d'économiser de l'argent... »

A l'enregistrement, mes bagages dépassaient le poids autorisé, j'ai donc dû ouvrir la valise en toile et en sortir quelques livres rangés au fond. Mon père les a enroulés dans son coupe-vent de randonnée et les a serrés contre son cœur.

— Tu vas revenir, je le sais, a dit Ji-myeong en m'étreignant devant le portique de sécurité. Je t'attendrai.

A quelques pas de là, mes parents nous ont regardés, l'air surpris. J'ai vite éloigné mon visage de celui de Ji-myeong. Comment pouvait-il dire une chose pareille? Je commençais déjà à le détester. *Toi et moi, c'est fini pour de bon. C'est officiel.* C'est avec cette phrase en tête que j'ai avancé vers le portique de sécurité.

Avant de me mettre dans la file d'attente, j'ai jeté un œil derrière moi. Ma mère, de l'autre côté de la vitre, agitait frénétiquement la main. Lorsque ses yeux ont croisé les miens, elle a dit quelque chose, sûrement sa rengaine: « Si c'est trop dur, tu rentres quand tu veux. Prends soin de ta santé et ne néglige pas ton alimentation sous prétexte d'économiser de l'argent... » Mon père, mes livres enveloppés dans sa veste maintenue en boule contre sa poitrine, se tenait là, penaud, le visage triste.

A côté d'eux, Ji-myeong pleurait.

Pourquoi je suis partie? En deux mots, c'est « parce que je déteste la Corée ». Et en trois, c'est « parce que je ne peux pas vivre dans ce pays ». J'entends déjà fuser les reproches, et alors, on n'a pas le droit de détester le pays où on est né? C'est si terrible que ça? Je ne suis pas en train de hurler des slogans du genre « Tuons tous les Coréens » ou « Mettons le feu à l'ambassade de Corée »! Je n'ai pas non plus pour projet d'organiser un boycott quelconque. Et je n'ai jamais brûlé un seul drapeau! Pas mal de gens acquiescent bien gentiment quand des Américains disent qu'ils détestent leur pays, ou que des Japonais déclarent avoir honte de leur, non? Ils trouvent que ça se justifie.

Si je ne peux pas vivre dans mon pays... c'est parce qu'en Corée, je ne suis vraiment pas quelqu'un de

compétitif. Je suis un peu comme un animal victime de la sélection naturelle. Je ne supporte pas le froid ; je suis incapable de me battre de toutes mes forces pour atteindre un but ; et je n'ai hérité ni n'hériterai jamais d'aucun patrimoine. Mais tout ça ne m'empêche pas d'avoir le culot d'être salement exigeante : je veux travailler près de chez moi, qu'il y ait suffisamment d'infrastructures culturelles dans mon quartier, que mon boulot me permette de m'accomplir personnellement, etc. Je chicane sur ce genre de choses.

Tu sais, ces animaux qu'on voit souvent dans les documentaires sur la savane africaine, les gazelles de Thomson, celles qui se font manger par les lions, il y en a toujours une qui gambade un peu à l'écart et finit par se faire dévorer. Eh bien voilà, je suis un peu comme celle-là. Elle ne fait rien comme les autres, passe son temps à se plaindre qu'ici il y a de l'ombre, que là-bas l'herbe est trop sèche, bref elle s'isole du groupe et devient la cible d'un prédateur.

Mais j'ai beau être une gazelle de Thomson, je ne peux quand même pas rester sans rien faire pendant qu'un lion s'approche de moi. Je dois au moins essayer de m'enfuir à toutes jambes. C'est pour ça que j'ai quitté la Corée.

Je sais bien qu'il est plus élégant d'affronter ses ennemis et de remporter la bataille que de s'enfuir... et alors, qu'est-ce que je devrais faire ? Me montrer solidaire des autres gazelles de Thomson et faire face aux lions ?

Tandis que je faisais la queue devant le guichet de contrôle des passeports, mes règles se sont déclenchées. J'hésitais à aller aux toilettes pour ne pas perdre ma place dans la file, mais en réalité, prendre le temps de

la réflexion n'était pas vraiment une option. Un caillot de sang aussi gros qu'une huître était en train de sortir de mon corps. Je me suis précipitée aux toilettes et j'ai vu que ma culotte était déjà passablement tachée. J'avais une serviette hygiénique dans mon sac à main, mais pas de sous-vêtement de rechange. Après avoir essuyé un maximum de sang avec du papier toilette, j'ai fixé ma serviette hygiénique dans ma culotte souillée. Je n'avais pas d'autre choix.

Mes règles ont commencé plus tôt que d'habitude, sans doute à cause du stress. A vrai dire, à peine montée dans l'avion, le découragement s'était immédiatement abattu sur moi. Incapable de comprendre la phrase « Would you like something to drink? », j'avais fait répéter l'hôtesse trois fois de suite. Elle m'avait finalement donné un Coca avant de partir.

Tout en essayant de calmer mon cœur qui battait à tout rompre, je me préparais à répondre aux questions du contrôleur de passeports : « Quel est le but de votre visite? » ou « C'est votre premier séjour en Australie? », mais il ne m'a rien demandé. Il a juste regardé la photo sur mon passeport, puis mon visage, et m'a rendu mes papiers en me disant « Thank you » avec indifférence. C'est seulement après avoir fait quelques pas, mon passeport à la main, que je me suis rendu compte que j'aurais dû lui répondre « You're welcome » ou « Have a nice day ». J'ai alors murmuré, pour moi-même, « Have a nice day ». C'est ainsi que j'ai franchi la frontière. En saignant.

Ma valise en toile était pleine à craquer. Comme je n'arrivais pas à la descendre en un seul coup du carrousel à bagages, j'ai failli monter sur le tapis roulant et la suivre. Ses roues faisaient un bruit assourdissant.



Je voulais sortir un sous-vêtement pour pouvoir me changer dans les toilettes, mais c'était impossible, ma malle et ma valise étaient tellement grandes qu'elles ne rentraient pas dans la cabine des toilettes et je n'avais personne à qui les confier. Faute de solution, j'ai passé la douane avec ma culotte tachée de sang. J'ai avancé en me répétant intérieurement « Nothing to declare ». Le douanier m'a simplement demandé en désignant ma valise :

— Kimchi? No kimchi?

Un couple qui s'occupait d'un centre d'aide aux étudiants coréens en Australie était là pour m'accueillir, mais j'avais honte de sortir mes sous-vêtements devant eux. Finalement, je suis montée dans leur voiture sans pouvoir me changer. Le couple m'a emmenée dans un logement provisoire, où je devais rester une semaine. C'était une habitation à deux niveaux, avec un jardin et un garage, le genre de maisons à toit rouge collées les unes aux autres qui font penser à un tableau.

— C'est très joli, vous ne trouvez pas? a dit la femme, plutôt bavarde, en descendant du véhicule. Si vous n'arrivez pas à trouver de logement définitif, vous pouvez rester ici. Je peux vous faire un prix sur le loyer.

Pour la première fois, mon cœur s'est gonflé un peu d'enthousiasme.

Mais elle n'est pas entrée par la porte principale de la maison. Elle a ouvert celle du garage attenant. Cet espace d'à peine dix-sept mètres carrés avait été transformé en chambre, avec un bureau et un lit, pour pouvoir être loué. Et le loyer journalier était plus élevé qu'un hôtel de bon niveau, mais ça je ne l'ai compris que plus tard.

Avant de décider d'émigrer, j'imaginai souvent prendre ma retraite à l'âge de cinquante ans et partir m'installer sur l'île de Jeju. Mon rêve était très précis : avec l'argent que j'aurais économisé, j'achèterais un vieil appartement sur l'île ; je mènerais une vie au rythme réglé comme du papier à musique, je me lèverais et me coucherais à la même heure tous les jours ; je cuisinerais à la maison, mangerais juste deux ou trois plats simples que j'aurais préparés moi-même, et parfois du poulet quand j'en aurais envie ; mais cela ne voulait pas dire que je vivrais comme un moine ; au réveil, je prendrais mon petit-déjeuner et je boirais un café, puis je lirais un peu, j'irais courir sur la plage ; je n'aurais pas suffisamment d'argent pour m'abonner à une salle de sport, alors je ferais du stretching et de l'activité physique en plein air ; ensuite, je me rendrais à la bibliothèque pour emprunter des livres ; je bouquinerai beaucoup et j'apprendrais à jouer d'un instrument de musique ; comme j'aurais plein de temps à moi, je pourrais même choisir deux instruments ; je m'entraînerai tant que je voudrais car je n'aurais plus la moindre contrainte horaire.

J'aurais aussi un potager où je cultiverais des légumes, des salades, des choses comme ça. Tu te rends compte, il suffit qu'on les arrose et les plantes poussent et fructifient, c'est pas génial ça ? On dit que le retour à la terre est compliqué, mais c'est quand on l'aborde comme un vrai business. Si on y consacre seulement vingt à trente minutes par jour, qu'on n'a qu'à remuer la terre et arroser, est-ce que c'est si difficile que ça ? Moi je pourrais y arriver sans problème. Et puis j'apprendrais à nager, je veux pouvoir me déplacer librement sous l'eau, faire des virages et rester longtemps en apnée, comme une sirène.

Je ne reviendrais à Séoul qu'une fois par an. Comme c'est peu, j'y resterais au moins une semaine, je pourrais ainsi voir ma famille, acheter ce dont j'ai besoin, voir des spectacles et retrouver mes amis. Après cette vie paisible, je mourrais à soixante ans. A quoi bon vivre davantage? Dix ans de cette vie tranquille, c'est amplement suffisant. Quand je réfléchis bien, si on travaille aussi dur tous les jours, c'est pour se permettre de mener une vie confortable de soixante à quatre-vingts ans, non? Mais plus on prend sa retraite tard, plus ça coûte cher, car quand on vieillit, les organes tombent en panne les uns après les autres. Il faut donc aller à l'hôpital pour se faire soigner. En prenant tôt sa retraite, on peut profiter de cette vie agréable tout en étant en bonne santé.

De toute façon, j'ai décidé de me suicider quand ce sera selon moi le moment de mourir. Mener une vie insipide jusqu'à quatre-vingt-dix ou cent ans, très peu pour moi, rien que de l'imaginer, j'en ai la chair de poule. Autant se suicider à soixante, à quoi bon traîner vingt ou trente ans de plus? Et que dirais-tu d'avancer encore la retraite de cinq ans? On pourrait vivre tranquillement pendant dix ans à partir de quarante-cinq ans, et mourir à cinquante-cinq. Comme ce serait beau!

Quand je travaillais en Corée, je pleurais tous les jours. C'était plus à cause du trajet qu'à cause du boulot en lui-même. Est-ce que tu as déjà pris le matin la ligne 2 du métro d'Ahyeon à Yeoksam en changeant à Sindorim? On y apprend et on ressent jusque dans sa chair que la dignité humaine n'est qu'un élément décoratif face à la question de survie. De Sindorim à Sadang, mon corps était tellement coincé et écrasé

que j'avais même mal aux clavicules. A chaque fois que je prenais cette ligne 2, je me disais : *Quel crime ai-je donc commis dans une vie antérieure pour mériter ça ? Est-ce que j'ai vendu ma patrie ? Monté une escroquerie à l'assurance ?* En regardant les gens autour de moi, je me demandais aussi : *Et eux ? Quel a été leur crime ?*

Les politiciens qui encouragent les femmes à faire beaucoup d'enfants devraient emprunter cette ligne 2 à l'heure de pointe. Il suffirait de quelques trajets entre Sindorim et Sadang pour qu'ils nous lâchent enfin avec cette foutue histoire de baisse de la natalité. Mais je parie que ces crétins-là ne prennent jamais le métro.

Je travaillais dans la banque d'affaires W. Après avoir échoué à tous les concours d'entrée dans les grandes entreprises, j'ai déposé mon CV un peu n'importe où et j'ai été embauchée là. A l'époque, cette boîte s'appelait encore la banque d'affaires W. mais plus tard elle a été rebaptisée Investissements W. Mais oui, tu connais, c'est la société où plusieurs salariés se sont suicidés il y a quelques années, la fameuse « Affaire des Investissements W. ».

Mes amis m'ont demandé comment j'avais réussi à me faire embaucher alors que je n'étais absolument pas qualifiée pour ce poste. Je dois avouer que je l'ignore moi aussi. D'ailleurs, personne ne sait jamais pourquoi il a été embauché ou pas par une entreprise. Peut-être que les patrons sélectionnent leurs employés au pif, à la tête des candidats.

En réalité, la banque d'affaires W. ne méritait vraiment pas le titre de « banque d'affaires ». Le salaire était médiocre et la réputation de la boîte très mauvaise. Pour ceux qui souhaitent entrer dans

une vraie banque d'affaires, W. vaut à peine plus qu'une petite société de crédit aux particuliers. Mais c'était une chance inouïe pour moi qui, il faut bien l'admettre, fais partie de ces milliers de gens dont les dispositions naturelles sont aussi banales qu'un de ces milliards de pavés recouvrant les trottoirs. Putain, je n'ai vraiment rien dont je puisse être fière, tu vois ?

Quoi qu'il en soit, j'ai été soulagée de trouver un emploi aussi rapidement, juste après mes études universitaires. De toute façon, j'aurais accepté n'importe quoi. Je ne savais pas quelle direction allait prendre ma vie. Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Le plus important pour moi, c'était de recevoir un salaire tous les mois, de ne pas être une bonne à rien.

Je travaillais dans un service de veille des cartes de crédit, j'étais chargée d'approuver ou non les achats des clients. Mon entreprise, en partenariat avec une société étrangère, avait émis une carte de crédit dont la cotisation était très onéreuse mais qui avait en revanche l'avantage d'être illimitée, ce qui lui valait beaucoup de succès, surtout auprès des gens riches. Sauf qu'en réalité c'était bidon. La carte avait une limite, seulement les clients n'étaient pas au courant. Par exemple, quelqu'un utilisait sa carte pour un très gros achat. C'est à ce moment-là que notre service intervenait. C'est nous qui décidions d'accepter ou non son paiement. Toutes les opérations effectuées avec la carte ne parvenaient pas jusqu'à nous, les petits achats étaient approuvés directement par voie électronique, mais quand un client qui dépensait en moyenne cinq cent mille wons par mois achetait subitement un diamant à dix millions de wons, sa transaction nous était alors transmise. Le vendeur expliquait d'abord au client : « Veuillez patienter, s'il vous plaît, l'opération est en

attente de validation. » Mais si l'attente se prolongeait, le client, décontenancé, abandonnait l'achat ou utilisait une autre carte.

Quand l'informatique nous envoyait la transaction, nous n'avions que cinq minutes pour juger si nous pouvions l'approuver ou non. Comment jugions-nous? A vrai dire, il n'existait pas de manuel. Dans la plupart des cas, c'était subjectif, parce qu'il y avait plein de facteurs à prendre en considération. Par exemple, pour une même somme, on refusait l'achat à un chômeur mais on l'accordait à un médecin. On regardait son historique de retards de paiement, s'il était locataire ou propriétaire, sa profession, sa date de naissance, son adresse, ses dépenses du mois précédent, quels achats il avait faits, dans quels magasins, tout ça s'affichait à l'écran. Si la boutique où le client voulait faire un achat était proche de Gangwon Land, tu sais, là où il y a le casino, le golf et le parc d'attractions, et s'il s'agissait d'un achat d'or ou d'une voiture, ce n'était pas moi qui décidais, je transmettais la demande à mon supérieur.

Les clients se rendaient compte de la limite de leur carte le jour où ils faisaient face à un refus, pas avant. En général ils protestaient par téléphone. Ils tombaient d'abord sur le centre d'appel, mais si là-bas ils n'arrivaient pas à les calmer, ils nous les envoyaient. C'était très pénible de recevoir ce genre de coup de fil car la plupart des clients étaient très remontés. Ils étaient furieux qu'il y ait une limite alors qu'on leur avait vendu cette carte comme étant illimitée. Il fallait alors leur expliquer que c'était un cas particulier, que par exemple dans leur historique apparaissait un retard de paiement deux ans auparavant et qu'il faudrait donc plusieurs années pour que la carte redevienne

illimitée. Mais la plupart des clients ne se laissaient pas convaincre, certains se montraient mesquins, il m'est même arrivé de me faire insulter.

A l'époque où je travaillais, je ne réfléchissais pas. J'étais devenue une des pièces d'une organisation, un peu comme un rouage, et je réalise aujourd'hui qu'il aurait été bon que je comprenne au moins où se situait ce rouage, comment et dans quelle direction il tournait. Je ne savais pas quelle était la nature exacte de mon travail, de ma fonction, et encore moins des activités de la banque où je travaillais. Comment dire, j'étais dans le flou. Mais pour être tout à fait honnête, ça m'était bien égal. J'avais un peu l'attitude d'une collégienne ou d'une lycéenne. Evidemment, je n'éprouvais aucun plaisir à travailler et je n'avais d'ailleurs pas la moindre idée de ce que cette expression pouvait signifier. Si c'était le boulot dont je rêvais ? Tu parles ! Je détestais entendre les clients se plaindre et je n'étais pas du tout attachée à ma boîte, je restais posée sur ma chaise comme un bout de bois... Je me dis que mes collègues étaient vraiment très gentils. En général, quand on arrive dans une entreprise, il faut se montrer aimable et avenant, les nouveaux doivent aller vers les anciens, mais moi je ne disais pas un mot tant qu'on ne me demandait rien. Quand j'y réfléchis, c'est un miracle que les autres aient accepté de prendre leurs repas avec moi. Je crois bien que j'ai le profil typique des gens qu'on ostracise dans les entreprises.

Une chose m'amusait quand même, dans mon boulot, c'est qu'à l'époque beaucoup de stars du show-business souscrivaient à cette carte, car c'était un peu un signe ostentatoire de richesse. Je pouvais donc connaître les détails de leurs dépenses. Il me suffisait

de taper leur nom dans le logiciel et toutes leurs informations personnelles s'affichaient. Je faisais beaucoup ce genre de recherches après avoir trouvé leurs vrais noms sur Internet. *Regarde celle-là, c'est énorme ce qu'elle dépense! Et elle, dis donc, c'est une cliente en or pour cette marque de luxe! Wouah, et celle-là, elle utilise ces produits de beauté-là, c'est une grande marque! Tiens, celui-là il est allé dans un bar à hôtesse très classe la veille de son mariage. Et lui il est allé dans un love hôtel il y a quelques jours. Et celui-là, pourquoi il n'a acheté que des trucs de filles, il s'est trouvé une petite amie?*

J'ai travaillé un peu plus de trois ans dans cette banque. Chaque journée me paraissait durer un an et je n'avais plus qu'une envie, me libérer de cette vie. Le travail en lui-même n'avait rien de compliqué, mais je n'avais aucune chance d'obtenir une promotion avec ça. Je ne pouvais pas non plus dire, « c'est dur, mais ça me plaît ». Et le salaire n'était pas mirobolant.

Toutefois, comme c'était une entreprise de taille assez importante, il arrivait qu'un des employés de mon service soit transféré dans un autre. J'espérais avoir cette chance moi aussi. Au bout de deux ans, j'ai demandé à être envoyée dans un autre service. On m'a dit oui, mais plusieurs mois se sont écoulés, et j'étais toujours au même poste. Je me suis alors dit que pour ce genre de chose, il ne suffisait pas d'en parler pour que cela se fasse.

J'avais fait cette demande auprès de mon chef d'équipe, sans lui préciser dans quel service je voulais aller. A posteriori, je me rends compte que je ne savais même pas ce qu'il y avait comme services ni quel poste je souhaitais occuper exactement. Le chef d'équipe m'a dit: « Kyena, le service de veille des cartes de



crédit n'est pas trop mal pour les femmes, mais si tu veux aller au service commercial, il te suffit de lever le doigt et on t'y envoie tout de suite. Est-ce que ça te dirait ? » Je lui ai répondu que ça ne m'intéressait pas. Comment voulais-tu que je travaille au commercial alors que j'étais tellement timide que j'étais incapable d'aligner deux mots face à des inconnus ? Alors il m'a dit :

— Attends encore un peu. Quand un poste se libérera au service des ressources humaines, ou des affaires générales, je te recommanderai en priorité.

Mais l'occasion ne s'est pas présentée. Au bout d'un moment, j'ai annoncé à mon chef d'équipe que je donnais ma démission. Il m'a invitée au restaurant, on a mangé du *samgyeopsal*, de la poitrine de porc grillée. Si je me souviens bien, il m'a demandé de tenir ne serait-ce que deux mois de plus. Tu sais, quand un employé quitte son entreprise sans raison particulière, son supérieur voit sa note baisser. C'est pour ça qu'il voulait que je patiente jusqu'à ce que la période d'évaluation soit passée. A vrai dire, j'aurais pu supporter ce boulot encore un peu, mais sur le moment, ça m'a révoltée, et je me disais intérieurement, *comment oses-tu me demander ça ? Toi tu n'as accédé à aucune de mes requêtes*. Je lui ai donc répondu froidement :

— Non, je n'ai pas envie.

Voilà comment j'ai quitté cet emploi.

Maintenant que j'y réfléchis, je regrette ma décision. J'aurais pu travailler deux ou trois mois de plus, parce que ce devait être important pour lui.

Un peu avant mon départ, comme je me plaignais tout le temps, il m'a fait une faveur en changeant